

Photo © Didier Leclerc / Atelier N89



# TRIPTYQUE

Pas bouger  
d'**Emmanuel Darley**

L'entrée des musiciens  
de **Michaël Glück**

Cendres sur les mains  
de **Laurent Gaudé**

Mise en scène : **Jean-Marc Bourg**

du 22 au 30 mars 2002  
Théâtre de Grammont  
Montpellier

**Attention horaires spéciaux**

Vendredi 22 et samedi 23 mars à **19h00**

Dimanche 24 mars à **16h00**

Mardi 26, mercredi 27, jeudi 28, vendredi 29 et samedi 30 mars à **19h00**

Durée : 4h00, 2 entractes compris



**Location-réservations**

04 67 60 05 45

Opéra-Comédie

**Tarifs hors abonnement**

Général : 18 € (118,07 F)

Réduit : Collégiens/lycéens/étudiants/ groupes: 11 € (72,16 F)

# Triptyque

Mise en scène : **Jean-Marc Bourg**

Scénographie :

**Julien Bureau**

Lumière :

**Christophe Forey**

Musique (*L'Entrée des musiciens*) :

**Albert Tovi**

Régie générale :

**Olivier Modol**

Assistante scénographie :

**Emmanuelle Debeusscher**

Collaboration costumes :

**Valérie Cavallo**

Couturière :

**Céline Arrufat**

Atelier décors du Théâtre des Treize Vents, C.D.N. de Montpellier Languedoc-Roussillon

Atelier de La Chartreuse, C.N.E.S. de Villeneuve-lès-Avignon.

## Distribution

### Pas bouger

d'**Emmanuel Darley**

avec **Alex Selmane, Jean-Marc Bourg**

### L'entrée des musiciens

de **Michaël Glück**

avec **Marion Aubert, Fabienne Bargelli, Stéphanie Marc, Jacques Allaire, Alex Selmane et Albert Tovi**

### Cendres sur les mains

de **Laurent Gaudé**

avec **Fabienne Bargelli, Jacques Allaire, Alex Selmane**

*Pas bouger* est édité chez Domens, (2000)

*Cendres sur les mains* est édité chez Actes Sud-Papiers, (2002)

#### Coproduction :

Labyrinthes, Théâtre des Treize Vents - CDN de Montpellier Languedoc-Roussillon,  
La Chartreuse – Centre National des Ecritures du Spectacle.

Cendres sur les mains a bénéficié de l'aide à la création de la DMDTS-Ministère de la Culture et de la Communication

Labyrinthes est en résidence au Théâtre des Treize Vents, CDN de Montpellier Languedoc-Roussillon.

# Pas bouger / commande d'écriture

d'Emmanuel Darley

## Résumé

Un personnage A suivant sans cesse une ligne droite rencontre un personnage B. Le premier n'est que mouvement. Le second immobilité.

Chacun à sa façon attend quelque chose, un signe. Pour changer. Devenir.

Droit devant ou pas bouger, deux points sur une ligne font connaissance, échangent des bouts de vie. Chacun dans sa langue d'origine.

## Notes de mise en scène

Un titre, toujours comme une énigme, un rébus : pas bouger, ordre ou constat, immobilité active. Impératif photographique : ne bougeons plus, la pièce d'Emmanuel Darley est-elle l'équivalent théâtral d'un "cliché" ? Saisie de l'instant, suspension du fugitif, capture du mouvement, emprisonnement du temps.

Sinon : une sorte d'équation géométrique, un point A, suivant une ligne droite, rencontre un point B, fixe. Puis continue de se déplacer. Puis rencontre un point B, fixe. Autre. Identique. Puis continue de se déplacer. Puis rencontre un point B, fixe. Toujours autre. Toujours identique. L'équation devient vertigineuse.

Deux guetteurs, dans l'espace vide. A l'affût d'un signe. L'immobilité de l'un, le mouvement de l'autre sont les postures préalables de leur attente, de leur quête. Le mouvement, l'immobilité sont les faces opposées et complémentaires d'une même interrogation, profonde et superficielle, essentielle et inutile: comment vivre ?

Les spectateurs, assis sur des bancs alignés, se font face. A leur droite, à leur gauche, deux couloirs (quais ? travées ?) vides, que traverse A à grandes enjambées, ou qu'occupe dérisoirement B, figé. De part et d'autre des spectateurs, par-dessus les têtes, le dialogue s'installe, léger, effacé par moment par une musique de Gershwin.

## Note de l'auteur

Une figure en mouvement, obsédée par son but, trace son chemin devant nous à grands pas. Majordome improbable, Don Quichotte des lignes droites. Voit sa course effrénée vers l'avant stoppée net, ralentie du moins, par la rencontre d'un homme immobile, comme un homme de sel lentement raboté par le vent, un homme parfaitement immobile, puis deux, puis trois. Tous identiques. Copies conformes. Ne faisant finalement qu'un. De plus en plus balayé par le vent, pétri de solitude. Tente bien, la figure en mouvement, de poursuivre sa route, d'éviter l'obstacle, mais la tentation d'être deux, d'échanger enfin quelques mots et, ainsi, d'exister est plus forte. Vont ensemble interroger leurs absurdités respectives, les bousculer et laisser s'instaurer entre eux comme une amitié inconnue. Oui, vont de conserve progresser, regarder de leur ailleurs le monde, étrangers permanents, étrangers solidaires. L'un et l'autre, à force de bouts de phrases, d'incompréhension et de déchiffrement, finiront par se trouver sur la même ligne de fuite, et apercevront ensemble la terre promise, là-bas au bout, quelque chose de la liberté.

## Historique

**Pas bouger** a été conçu lors d'un laboratoire d'écriture d'Oktober bis 1999

**La commande d'écriture** a été passée à Emmanuel Darley, en novembre 1999. Emmanuel Darley, en écrivant *Pas Bouger*, répondait à une proposition scénographique de Christiane Hugel.

**Pas bouger** a été mis en chantier en mars 2000, dans le cadre d'*Ecritures en jeu(x)*, à Montpellier.

**Pas bouger** est publié aux éditions Domens et a été diffusé sur France Culture le 8 juillet 2001.

**Création et tournée** (en cours) depuis janvier 2001.

# L'entrée des musiciens / commande d'écriture

de Michaël Glück

## Résumé

Pièce puzzle, inracontable. Mosaïque de scènes. Théâtre en pièces plutôt que pièce de théâtre. Déchiré, décousu. On perd le fil, on perd l'aiguille. Simplement, pour essayer, ceci : C'est la guerre. Des silhouettes - meurtries pour la plupart - se hâtent de balbutier des paroles, derniers liens avec un monde en ruines. Impossibilité des personnages et de la fable. Des voix dans la nuit, des restes d'humanités, discutent, chuchotent, pleurent, hurlent, vivent malgré tout.

## Notes de mise en scène

La même question, pour l'écrivain et le metteur en scène, comment écrire, comment représenter l'irreprésentable ? Le titre même est indice, l'entrée des musiciens n'ayant pas lieu, différée, promise mais impossible, la musique faisant espérer le repos, l'apaisement, mais devenant effroyable lorsqu'elle accompagne, sous la menace, la marche vers les chambres de la mort. Alors il faut égrener, jour après jour, la litanie de l'horreur ; peut-être parce que le ressassement est encore aujourd'hui la seule arme pour conjurer la douleur, parce que le silence est pire, et l'oubli. Le ressassement comme une prière, pour qui a rencontré l'impossibilité définitive de prier, une prière pour les morts, une prière pour les vivants.

Partition pour voix et silences, chœurs et arias, cris et chuchotement.

Il y a, dans l'écriture de Michaël Glück, le constat d'une défaite de l'écriture, le constat d'une victoire et d'une défaite, alternativement, écrire étant plus que jamais, le dernier refuge de la pensée, le seul lieu possible d'une survie.

## Note de l'auteur

« Eaux-fortes, ou pointes sèches. Ecrivant **L'entrée des musiciens** j'ai en mémoire *les Horreurs de la guerre* de Jacques Callot, *les Désastres* de Francisco Goya, l'œuvre de Zoran Music : *Nous ne sommes pas les derniers*. J'ai en mémoire les musiciens de Terezin.

Il est bien question dans **L'entrée des musiciens** des guerres, de l'extermination, de l'horreur, de l'impossible représentation de l'horreur. Écriture fragmentée où chaque fragment à la fois est totalité de la série et totalité de lui-même. Les acteurs sont l'orchestre. Orchestre de voix, de corps, de figures, d'ombres. Ils jouent chaque note après l'épuisement des autres. Jusqu'à la trêve, jusqu'à ce moment où quelques notes pourraient s'élever dans un rêve de bal. »

## Historique

**La commande d'écriture** a été passée à Michaël Glück en septembre 1999.

**Atelier de jeu** à partir d'un matériau inachevé lors d'[*Oktobre*] bis 1999.

**Création** du 7 au 14 Juillet 2001 à la Chartreuse, Centre National des Écritures du Spectacle.

# Cendres sur les mains / commande d'écriture

de Laurent Gaudé

## Résumé

Deux hommes, dans un pays dévasté, brûlent les morts, font disparaître les cadavres. Une femme, rescapée, laissée pour morte, se relève. Ils la nourrissent, prennent soin d'elle. Elle se joint à eux, muette, pour entretenir le bûcher. Elle ne leur parle pas, ne parle qu'aux morts. Peu à peu, une maladie recouvre leur peau, rongée par la cendre.

## Notes de mise en scène

L'histoire pourrait se dérouler dans un pays en guerre. D'hier ou d'aujourd'hui. D'ici ou de plus loin. Il y aurait là une situation réelle et crédible. Deux petits ouvriers de l'épuration ethnique et une rescapée de la grande tuerie. Ils cohabiteraient incompréhensiblement. Jusqu'à la mort des deux premiers, métaphorique peut-être, châtement de la faute. Elle, resterait là, abandonnée à la solitude d'une vie devenue impossible.

Il y aurait une autre version: une femme morte refait dans sa tête le parcours de sa vie. Deux hommes encore vivants imaginent leur mort. Tous les trois ont perdu le sommeil. L'insomnie les a gagnés, envahis, mangés, rongés. Les yeux ouverts définitivement sur la guerre, ils ressassent l'agonie d'un peuple. Superposition de deux cauchemars. Les fossoyeurs n'en finissent pas d'enterrer leurs morts, elle, de tirer les siens derrière elle. Deux histoires parallèles se déroulent et semblent se répondre de temps en temps. Ce sont les images à jamais gravées dans leurs yeux que nous voyons défiler. Il n'y a pas d'histoire à proprement parler. Ou plutôt c'est toujours la même, qui chaque nuit les hante. Qui chaque nuit les fait revivre et mourir.

Le spectacle est ainsi conçu comme une obsession, non comme une fiction.

## Note de l'auteur

Dans un article de journal, une femme kossovare racontait son histoire. Cette parole-là, brute, était une voix de la réalité. Il me semblait que le théâtre devait, par un moyen ou un autre, réussir à dire cette histoire. A inviter sur le plateau, ces personnages du monde contemporain : les rescapés, les fugitifs, ceux qui ont tout perdu, qui sont dans une sorte d'inhumanité lointaine par l'horreur qu'ils ont subie. Alors, il faut trouver des voies d'écriture pour approcher cela. Cela passe par un travail de fiction. Il faut s'éloigner de cette réalité. Par le biais de la construction dramatique, par le biais de la langue. Il faut chercher des outils pour appréhender cette histoire. C'est une entreprise risquée. Mais elle est importante. Il me semble que la scène doit avoir l'ambition de s'ouvrir au monde. Au monde tout entier.

## Historique

**La commande d'écriture** a été passée à Laurent Gaudé en juin 2000.

**Cendres sur les mains** est publié aux éditions Actes Sud-Papiers.

**Création** du 7 au 14 Juillet 2001 à la Chartreuse, Centre National des Écritures du Spectacle.

Reprise à Paris (Théâtre Ouvert) en février 2002.

# Labyrinthes / une collaboration permanente avec les écrivains

Emmanuel Darley :

de février 99 à mars 2001

**Commandes d'écriture** : *Plus d'école*, pièce courte pour l'enfance (in *Trois soleils*); *Pas bouger* (éditions Domens) ; *L'auriculaire*, conte pour enfants (in *Les cinq doigts de la main*).

**Laboratoires d'écriture et commandes** : *Soldat Cheval* (in *Kaboul*) ; *Oreilles*, ([Oktobre] bis 2000) ; *Y a qu'à* (in *Sexes*).

**Chantiers, ateliers** : *Pas bouger* (Ecritures en jeux 2000) ; *Indigents*, [Oktobre] bis 1999.

**Lectures publiques** : *Badier Grégoire* ; *Un gâchis* ; *Soldat Cheval* ; *Une ombre* ; *Oreilles* ; *Y'a qu'à* ; *Indigents* ; *Qui va là ?*

**Créations et tournées** de *Trois Soleils* ; *Pas Bouger* ; *Les cinq doigts de la main* ; *Qui va là ?*

**Diffusion** : *Pas bouger*, France Culture.

Michaël Glück (écrivain-dramaturge de la compagnie)

d'août 97 à mars 2001

**Commandes d'écriture** : *Fondations* (éditions Gare au Théâtre); *Sabliers* (in *Trois soleils*) ; *Comédies enfantines* (éditions Jacques Brémond) ; *Le majeur*, conte pour enfants (in *Les cinq doigts de la main*) ; *Chroniques d'Oktobre*, [Oktobre] bis 1999, 2000 et 2001 (parution dans la presse) ; *L'entrée des musiciens* ; *Fin d'année*.

**Laboratoires d'écriture et commandes** : *Une Besace* (in *Kaboul*) ; *Gros orteil* ([Oktobre] bis 2000) ; *Petites affaires Grandes affaires* (in *Sexes*) ; *Oranges* (in *Un rêve d'Algérie*, Oktobre bis 2001).

**Chantiers, ateliers** : *L'entrée des musiciens*, (Oktobre bis 1999) ; *Fin d'année* (atelier Via Voltaire).

**Lectures publiques** : *La table* ; *Comédies enfantines* ; *Le Pavillon de Breteuil* ; *Dans le mitan du lit* ; *La Kahina* ; *Une besace* ; *Gros orteil* ; *Petites affaires Grandes affaires* ; *Oranges*.

**Créations** : *Fondation* ; *Trois soleils* ; *Comédies enfantines* ; *Les cinq doigts de la main* ; *L'Entrée des musiciens*.

Laurent Gaudé

de février 1999 à mars 2001

**Commandes d'écriture** : *L'annulaire*, conte pour enfants (in *Les cinq doigts de la main*) ; *Cendres sur les mains*.

**Laboratoires d'écriture et commandes** : *Dans les draps blancs d'autrefois* (in *Kaboul*) ; *Sofia – Douleur* (in *Sexes*) ; *Manoufa – Boissons fraîches* (Oktobre bis 2000) ; *Saïda* (in *Un rêve d'Algérie*).

**Chantiers de mise en jeu** : *Manoufa – Boissons fraîches* (Oktobre bis 2000)

**Lectures publiques** : *Pluie de cendres* ; *Dans les draps blancs d'autrefois* ; *Sofia – Douleur* ; *Le tigre bleu de l'Euphrate* ; *Cris* ; *Saïda*.

**Création** : *Les cinq doigts de la main* ; *Cendres sur les mains*.

## Labyrinthes / en résidence au Théâtre des Treize Vents

Labyrinthes est une compagnie théâtrale dont le travail depuis plusieurs années est entièrement consacré à la découverte et à la diffusion des écritures contemporaines. Cette démarche fait alterner travaux de création et travaux de recherche dans une collaboration étroite avec les écrivains. Michaël Glück est écrivain permanent au sein de la compagnie.

Une complicité rapproche les trois écrivains à qui Labyrinthes a passé commande pour cette triple création, Emmanuel Darley, Laurent Gaudé et Michaël Glück : expériences partagées dans des laboratoires et chantiers d'écriture, et envie renouvelée pour chacun de confronter son écriture à celle des autres.

En résidence, de janvier 1999 à juin 2002 au Centre Dramatique National de Montpellier, Théâtre des Treize Vents, la compagnie développe un projet de *théâtre de recherche et de création*, fondé sur un travail permanent avec les écrivains. Ce projet, né des expériences successives menées au cours de la résidence au CDN, s'amplifiera à l'issue de cette résidence.

Pour mémoire :

- les créations : **Les baigneuses** de Daniel Lemahieu (99), **Trois soleils** de M. Aubert, E. Darley et M. Glück (Enfantillages 99), **Comédies Infantines** de Michaël Glück (2000), **Les cinq doigts de la main** de J. Debernard, E. Darley, L. Gaudé, M. Glück et C. Laurens (Enfantillages 2000), **Pas bouger** d'Emmanuel Darley (2001). Tous ces textes sont le résultat de commandes d'écriture;
- un cycle de lectures hebdomadaires (60 lectures depuis janvier 1999);
- des ateliers scolaires ou autres (associatifs, tous publics);
- [Okto]bis, manifestation consacrée aux écritures contemporaines (lectures, rencontres, ateliers, chantiers, expo...), dans le cadre d'[Okto]bre, festival programmé par le Théâtre des Treize Vents;
- des laboratoires d'écriture, des chantiers...

## Créations 2001 / notes

*Le théâtre fait parler les ombres. Rend visibles les spectres. Les morts ressuscitent et s'avancent. Le théâtre est fait de cela : montrer ce qui n'est pas.*

*Au centre du théâtre, il y a un trou, c'est l'absence.*

*Au centre de l'absence, il y a le texte.*

La création de **L'entrée des musiciens** de Michaël Glück, de **Cendres sur les mains** de Laurent Gaudé et de **Pas bouger** d'Emmanuel Darley forme l'ensemble du projet de création de la compagnie pour l'année 2001. Ces trois textes ne sont pas liés entre eux par une thématique commune ; mais ils sont montés conjointement.

Au travers de ces trois textes, nous recherchons toujours par quels moyens peuvent être déplacés, surpris, le regard et l'écoute du public. La singularité de l'histoire de **Pas bouger** nous amène à inscrire le public entre les acteurs; au centre du dispositif scénique la fragmentation de l'écriture des **Musiciens** impose l'idée d'une partition vocale et fait éclater l'espace de la représentation; enfin le mélange inextricable du réel et du cauchemar dans **Cendres** oblige, sur un espace scénique extrêmement réduit, à la superposition de deux écritures simultanées différentes.

Le geste de l'écrivain, son style, force à la remise en question du plateau. S'il faut trouver un lien entre ces trois textes, sans doute est-il là, dans cet impératif.

Cette triple création, résultat de trois commandes d'écriture, est réalisée avec l'appui du Centre Dramatique National de Montpellier et de la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon.



## Trois auteurs pour dire le noyau de la douleur

par Claudine Galea

Autour d'un triptyque finement orchestré par Jean-Marc Bourg, metteur en scène et directeur de la compagnie Labyrinthes à Montpellier, qui poursuit un travail cohérent et passionné avec les auteurs contemporains, ici Emmanuel Darley, Laurent Gaudé et Michaël Glück.

Jean-Marc Bourg et sa compagnie Labyrinthes sont installés dans le beau domaine de Grammont à Montpellier depuis trois ans. Installés est un grand mot, puisqu'en fait ils sont en résidence au Théâtre des Treize Vents, CDN Languedoc-Roussillon dirigé par Jean-Claude Fall, et que ce dernier vient de prolonger d'un an cette résidence, pour leur permettre de continuer le travail de fond qu'ils réalisent sur les écritures contemporaines. Labyrinthes est en attente d'un lieu et d'une assise plus solide qui permettrait de développer plus avant ce travail singulier.

La Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, attentive au travail de la compagnie, a décidé de l'accueillir pour les répétitions et la création de leur nouveau spectacle, trois pièces qui témoignent bien de la démarche engagée par Jean-Marc Bourg. Elles sont le fruit des relations menées avec trois auteurs. Michaël Glück est membre de la compagnie au même titre que son directeur et metteur en scène, et que l'administrateur Bruno Joly. Emmanuel Darley et Laurent Gaudé ont tous deux participé à des expériences d'écriture, tantôt appelées Laboratoires, tantôt travaillées sous forme de Commandes pour la manifestation Octobre bis, qui accompagne et prolonge le festival Octobre des Écritures contemporaines organisé par les Treize Vents.

Ce sont les complicités nées entre les écrivains au fil de ces travaux qui ont décidé Jean-Marc Bourg à les réunir sous la forme d'un triptyque. Si l'on ne peut pas parler vraiment de trilogie sur le plan textuel, littéraire, la façon dont Jean-Marc Bourg a conçu scénographiquement le travail lie indéfectiblement les trois pièces.

*Pas bouger* d'Emmanuel Darley s'offre comme un seuil, à partir duquel les textes de Michaël Glück et de Laurent Gaudé, axés sur la thématique de la guerre, prennent leur essor. Le seuil franchi avec Emmanuel Darley, « on n'en reviendra pas » comme écrivait Louis Aragon. *Pas bouger* ressort moins d'un théâtre de l'absurde comme il s'en écrivait dans les années soixante que d'une interrogation sur les possibilités qu'il nous reste aujourd'hui de mettre un nom sur la chose. Quelle chose ? Précisément, ce qui constitue notre monde, hanté par les spectres des utopies dégringolées, et dans l'incapacité - l'impossibilité ? - de construire de nouveaux idéaux, quelque chose à partir de quoi imaginer un avenir. Emmanuel Darley traduit avec humour et beaucoup de charme ce questionnement de deux hommes, l'un forcé à avancer on ne sait vers où, l'autre abandonnant enfin une immobilité qui l'a isolé de son ancien monde sans ouvrir de perspectives nouvelles. La recherche d'une perspective, c'est à cela que la scénographie malicieuse de Julien Bureau s'emploie. Cinquante minutes de légèreté gringante en ouverture au pire, car le pire seul peut advenir, une fois le monde laissé derrière soi, à moins que ce ne soit le monde qui nous ait laissés en route ?

*L'Entrée des musiciens* de Michaël Glück va très vite s'avérer l'arche centrale, la nef de cette architecture mobile et sombre qu'a imaginée Jean-Marc Bourg. C'est en poète que Michaël Glück nourrit la scène théâtrale. Pas de narration ni même de personnages pour ce morceau de théâtre battu à tous les vents, ouvert comme maison en ruines, terre incendiée. Monologues, litanies, listes, variations, c'est de la langue qui surgit, de la langue mise en formes et en pièces par l'écrivain. Court extrait : « Vieilles guerres dans la voix. Brûlures dans la gorge. Quelque chose d'acide. Tu ne parles pas. Tu ne peux pas parler. Ce qui vient là n'est pas n'est

plus de la parole. Alors quoi quoi sortir entré deux bouchées entre deux coups de dents quand les mâchoires happent le vide et que les ventres se retournent sur la terre avalée. Qui se tait. Qui peut se taire. Alors quoi quoi murmure quel murmure peut sortir de là de dedans de nous. »

Il y a sans doute deux façons de parler de la guerre aujourd'hui, l'une comme le fait magnifiquement Edward Bond tentant d'en démêler les raisons et les origines, l'autre de traiter le langage pour lui faire cracher des équivalents de sensations et d'images, les peaux de l'horreur. C'est à cela que s'attelle Michaël Glück, taillant la tentation du lyrisme au couteau, rabotant les mots pour en extraire du noyau. Du noyau de morts, de douleurs, mais du noyau sec qui vous gifle l'âme au cas où l'on imaginerait se réfugier dans l'au-delà. Cela vous tire loin du sentiment, et ce n'est pas un hasard si Jean-Marc Bourg a poussé espace et corps dans leurs retranchements, fragmentant l'espace, usant avec sobriété de micros, traitant ce texte comme une partition. La composition musicale et la présence au piano d'Albert Tovi, autre complice des expériences théâtrales de Jean-Marc Bourg, structurent la représentation, et avec finesse rappellent en chanson la légèreté de *Pas bouger*, avant de basculer dans la tragédie.

L'ultime volet du triptyque s'appuie sur la pièce de Laurent Gaudé, *Cendres sur les mains*. Deux hommes brûlent les morts et sont atteints d'allergie. Une femme les rejoint, dont on ne peut pas dire si elle est vraiment vivante, ou si elle est un fantôme né des visions perturbées de ces deux nettoyeurs de cadavres. Jean-Marc Bourg inscrit ce moment ultime sur une étroite scène carrée, cernée par les spectateurs. Il cherche à nous faire étouffer, tandis que la langue de Laurent Gaudé, ample, lumineuse, fait exulter la mort. Danse macabre en quelque sorte, dans laquelle nous n'allons pas complètement.

La présence de la femme-ombre n'a pas trouvé sa juste place dans l'espace, hormis le beau monologue hors champ du début, et elle n'échappe pas à une forme de pathos. Précédemment les comédiens jouaient avec bonheur dans la langue rapide et sans psychologie d'Emmanuel Darley, et résistaient au pathos, - menaçant forcément toute diction de la douleur -, dans la syntaxe impitoyable de Michaël Glück. Ici dans les formes généreuses, polychromes de la langue de Gaudé, la résistance cède le pas, et du coup la violence qui nous était précédemment infligée est moins grande, le choc moins stupéfiant.

Au total, après trois heures de spectacle, il y a quelque chose de joyeux dans l'aventure menée par les sept interprètes. La joie de faire vivre des écritures avides d'en découdre avec le réel, cet objet de passion que la fiction triture et quelquefois foudroie.

Il est dommage que cette version en triptyque ne tourne pas. Seuls *Pas bouger* d'Emmanuel Darley et *Cendres sur les mains* de Laurent Gaudé seront présentés à Théâtre Ouvert et partiront en tournée. Mais Jean-Claude Fall accueillera aux Treize Vents l'ensemble pour une semaine de représentations en mars. ■

*Pas bouger* sera à Sen du 17 au 20 octobre, puis à Théâtre Ouvert, du 12 au 24 novembre 2001. Puis en mars 2002 et mai 2002, notamment à Montpellier, Tarbes, Foz, et Marseille.  
*Cendres sur les mains* sera à Théâtre Ouvert du 4 au 16 février 2002.  
Le triptyque sera au Théâtre des Treize Vents à Montpellier du 22 au 30 mars 2002.



THÉÂTRE « PAS BOUGER » d'Emmanuel Darley au Théâtre Ouvert

## Écrit à l'encre de Chine

---

La critique de Frédéric Ferney

---

C E SONT DES PETITS COUSINS éloignés des clochards métaphysiques de Beckett. Ils sont deux. A (Jean-Marc Bourg) et B (Alex Selmane) : le premier a choisi le mouvement, la pérégrination ; le second préfère la stase, l'immobilité. Chacun attend un signe, un présage : chacun a sa devise : « Droit devant ! » ou « Pas bouger ! ». A, le marcheur, rencontre sur son chemin B, le stylite, dont le langage même semble infirme : ils tentent de se parler.

On croit savoir que l'auteur, Emmanuel Darley, a écrit son texte à partir d'une proposition de la plasticienne Christine Hugel : des pions verts alignés sur une surface de sable blanc. Il a aussitôt songé à cette armée de statues en terre cuite enterrée avec un empereur chinois de l'époque Ming. Il en reste quelque chose dans le spectacle mis en scène par l'un des deux comédiens, Jean-Marc Bourg.

C'est écrit à l'encre de Chine, avec minutie. D'emblée, on est charmé par une écriture à la

fois abstraite, chimérique, imprégné d'existentielle ironie. Ça pourrait s'appeler : *Un barbare en Asie*. On est bien dans le théâtre de l'Absurde, avec une teinte exotique et blême qui évoque Michaux, le grand dépayseur : « *Cet horrible en dedans-en dehors qu'est le vrai espace.* » En même temps, tout semble très concret : les deux acteurs adoptent un jeu très corporel, mécanique, burlesque.

L'aventure, le voyage. Écrire pour se parcourir. La connaissance de soi, à la croisée entre la poésie, la dérision et la lenteur. Tout cela est un peu froid, un peu trop allégorique et prémédité, mais on prend un certain plaisir à observer ces deux comédiens errer non pas devant mais parmi nous : les spectateurs partagent avec eux un échiquier minuscule qui abolit la séparation entre la scène et la salle. L'un bavard étant nomade, le second silencieux ayant perdu les limites de son corps mais tenté par le désir d'un départ. Ça dure une heure. C'est bien.

---

Théâtre Ouvert, à 20 h 30. Dernier jour, ce samedi 24 novembre. Tél. : 01.42.55.74.40.

THEATRE. Trois personnages pour évoquer l'horreur de la purification ethnique.

## Les cendres de la barbarie

**Cendres sur les mains**  
de Laurent Gaudé.  
mis Jean-Marc Bourg. Théâtre ouvert  
4 bis, cité Véron Paris XVIII<sup>e</sup>  
(01 42 55 74 40), du mer au ven  
20h30, mar 19h, sam 16h.  
Jusqu'au 16 février.

Il y a celle-là qui avance, avec une infinie lenteur. Elle émerge de l'obscurité, parlant de la fatalité comme d'une personne. «Elle», c'est la guerre. «Elle s'étendait le long des routes/ Engloutissant les villes sur son chemin./ Nous suivions sa progression à la radio.» A la vue de suppliciés dans des charrettes, la femme a quitté sa maison: «Ma vie entière tenait en deux valises. Ma vie entière m'encomrait et m'obligeait à m'arrêter souvent...» Au milieu d'un groupe de fuyards semblables à elles, elle fut visée

par les exécuteurs. Tous les autres furent abattus. L'écrivain Laurent Gaudé a donné à ce personnage non un prénom mais une qualité: la Rescapée. **Macabre besoin.** *Cendres sur les mains* est une de ces pièces auxquelles on repense, un vrai texte de théâtre, qui s'incruste. Des images persistent de la mise en scène simple et sensible de Jean-Marc Bourg. On se souvient des lumières de Christophe Forey, qui, avec trois hauts rectangles de clarté comme suspendus ici et là, rappelle le travail de James Turrell, cet artiste californien qui donne une consistance, une profondeur au vide et une texture à des béances blanches ou grisées. Quand la Rescapée aborde le mouchoir de poche qui, avec

son carrelage blanc misérable, tient lieu de plateau, elle provoque la stupeur du tandem des Fossoyeurs. Fossoyeur 1 (Alex Selmane) est en train de se plaindre de la fumée, de sa toux avec crachats de cendres; Fossoyeur 2 se lave les mains à tout moment pour cause de démangeoisons. Cela plus l'odeur sur les vêtements, la peau, dans les gamelles et jusque dans les draps. Les Fossoyeurs 1 et 2 rêvent que les commanditaires de la macabre besoin remplacent par de la chaux vive la solution du bûcher. Alors, les deux types exténués croient avoir la berlue à l'apparition de la silhouette de Fabienne Bargelli (dans la chemise fantomatique de la Rescapée). Les deux zigues pani-

quent: «Un cadavre vivant!» Les tueurs, pensent-ils, n'ont pas accompli leur besoin. Ils pourraient violer la revenante, mais non. Ils lui offrent pitance. Elle ne dit mot, se fait sourde-muette, accepte de collaborer à la tâche là-bas, non loin, où les corps se carbonisent. Dans les doigts du duo d'excellents comédiens, s'avère l'hypperréalité du bloc de savon de Marseille, du seau, avec petite casserole en guise de godet. **Purification.** Quant à l'actrice, elle joue en obsessionnelle, fausse muette qui parle aux morts, met ses mains doucement sur leurs visages, les effleure pour en connaître la forme, les traits, le grain de peau. Ce après leur avoir fermé les yeux. Dans l'idée qu'ainsi, de

tous et de chacun, elle percevra l'identité. Afin de transmettre leur souvenir, plus tard, aux réfugiés sauvés de la purification ethnique (le mot est tu). Les fossoyeurs ne tireront rien de l'accompagnante. Pas même un mouvement de respect dû aux macchabées, lorsque, à la fin, ils s'intoxiqueront et crameront eux-mêmes avec la chaux vive enfin livrée. La guerre est au cœur de trois des quatre pièces écrites par Gaudé. Quant à *Cris*, son roman sur les tranchées de 1914, il a le réalisme des dessins d'Otto Dix. Dans chaque ouvrage, revient le geste de tendresse du survivant passant sa main sur le visage du tué, pour fermer les yeux ●

MATHILDE LA BARDONNIE

Témoignage Chrétien – février 2002

## cultures

### THÉÂTRE



### Naissance d'un jeune prodige

■ Découvert et soutenu par Hubert Gignoux (qui découvrit et fit connaître Bernard-Marie Koltès en son temps), Laurent Gaudé s'affirme, d'œuvre en œuvre, comme un auteur de talent et d'avenir. D'œuvre en œuvre, car il investit désormais le roman, avec un livre remarquable, *Cris* (éditions Actes Sud), qui devrait d'ailleurs être porté à la scène prochainement... Sa dernière pièce, *Cendres sur les mains*, dénote désormais une véritable maîtrise, quasiment acquise sur le plateau, puisque sa collaboration avec le metteur en scène Jean-Marc Bourg est étroite et régulière. Une maturité qui lui per-

met de continuer à traiter les thèmes qui le hantent, comme celui de la guerre, mais avec une certaine distance qui l'autorise à introduire une infime, mais percutante, dose d'humour. Dans *Cendres sur les mains*, cela commence comme dans Shakespeare – rien de moins ! – avec deux fossoyeurs chargés de brûler les morts. Comme chez Shakespeare, il est même question d'une sorte de revenante, une femme rescapée des flammes et de l'enfer, incapable de parler à autrui mais dont la conscience ne cesse de dévider tout un discours... Effroyable dispositif imaginé par l'auteur et relayé de manière

efficace par Jean-Marc Bourg et son scénographe Julien Bureau, alors que le trio d'acteurs, Fabienne Bargelli, Jacques Allaire et Alex Selmane prend en charge avec brio la parole déchiquetée mais lancinante de Laurent Gaudé.

JEAN-PIERRE HAN

**Cendres sur les mains de Laurent Gaudé.**  
Théâtre Ouvert, 4 bis cité Véron, 75018 Paris,  
jusqu'au 16 février, du mercredi au vendredi  
à 20 h 30, mardi à 19 heures, samedi  
à 16 heures, tél. : 01 42 62 59 49  
Au Théâtre des 13 Vents à Montpellier du 22  
au 30 mars, tél. 04 67 99 25 25